

# Les dangers de l'incertitude maternelle

Maria-Rosane PEREIRA-PINTO

Communication au colloque International "Culture en Risque : Nouvelles Cliniques Psychologiques" – Université Paul Valéry – Montpellier III – Pôle universitaire de formation et recherche VAUBAN – Nîmes – 2 et 3 Novembre 2001

Je vais vous parler de quelque chose qui est sans doute familier à nous tous puisqu'il s'agit d'un symptôme de notre malaise culturel qui a l'air de s'aggraver de plus en plus : Le refus des enfants et des jeunes à toute contrainte, ce dont parents, éducateurs et enseignants se plaignent si souvent et qui ne manque pas de complexité, même si l'expression « enfants sans limite », couramment employée, a l'air de tout dire.

Les psychanalystes brésiliens (et nous ne sommes sûrement pas les seuls) se posent depuis assez longtemps la question de savoir ce que sont devenues, pour les enfants, les figures d'autorité, que ce soit dans la famille ou dans le registre du social, et quelles seraient les conséquences cliniques de leur affaiblissement, c'est-à-dire, de cette croissante difficulté à dire « non » aux enfants.

Mais la réponse n'est pas simple, nous sommes facilement tentés d'expliquer le phénomène par une certaine détérioration des structures de la famille et de la société. Une telle position peut être aussi moraliste qu'ambivalente, puisque malgré tout, nous sommes contents des bienfaits que tant de progrès technique et scientifique ont apporté à notre société et en fin de compte, ce serait impensable de s'en dispenser pour conserver des structures hiérarchiques peut-être plus satisfaisantes.

En tout cas, lorsque nous nous confrontons avec certains symptômes de l'enfance, très souvent nous nous interrogeons sur la place du père dans l'éducation des enfants, nous voulons toujours savoir si tel ou tel enfant, dit « sans limites » a ou a eu suffisamment de père et ce n'est pas difficile de constater très souvent là-dessus une incertitude, que je propose de penser comme maternelle mais qui, en fait, est plutôt généralisée et qui est au cœur de

cet embarras que nous avons à situer l'instance de l'altérité pour nos enfants.

Avant d'entrer dans des considérations théoriques, j'aimerais bien vous parler un peu du récit d'une enfance brésilienne. Il s'agit d'un livre qui a marqué l'adolescence de mon époque. Cet écrivain, José Mauro de Vasconcellos a eu le grand prix littéraire en 1969 au Brésil avec son ouvrage *Mon Bel Oranger*,<sup>1</sup> qu'il sous-titre « Histoire d'un petit garçon qui, un jour, découvrit la douleur ». Il nous raconte l'histoire de sa famille dans la pauvreté et dans l'injustice sociale et les effets de violence domestique que le chômage de son père entraînait. Néanmoins, il n'essaye pas de justifier, aux yeux du lecteur, ce père qui très souvent le battait avec une colère démesurée et qui n'arrivait pas à sortir sa famille d'une vie si dure et difficile. Le petit José cire des chaussures pour aider sa famille, il chante dans la rue avec un saltimbanque pour se faire des sous, et il est durement puni lorsque l'on découvre qu'il a fait les bêtises d'un garçon de son âge. Mais on ne peut pas dire qu'il n'a pas de liberté. Il passe le plus clair de son temps dans la rue avec les autres gamins à jouer au foot ou aux billes. Il nous décrit un soir de Noël de tristesse et frustration profonde, dans lequel même le maigre repas a failli ne pas avoir lieu. Quand même, ce soir-là, il décide de faire confiance au Père Noël et avant de se coucher, il met ses sandales sous la fenêtre de sa chambre tout en espérant que le lendemain il y aura quelque chose pour lui. Le lendemain matin, déçu de retrouver les sandales vides, il s'exclama : *Que c'est triste d'avoir un père pauvre !* Il se retourne et il voit son père qui le regarde et qui part en silence. Ensuite, nous voyons notre jeune personnage se

<sup>1</sup> Vasconcellos, José Mauro de, *Mon Bel Oranger*, Hachette jeunesse, Paris 1980.

soumettre à des pénibles aventures pour réussir à acheter un paquet de cigarettes qu'il veut offrir à son père comme cadeau de Noël. Il ne se pardonne pas d'avoir dévoilé sa haine, sa révolte et sa tristesse, et il se sent obsédé par le regard de son père qu'il décrit ainsi: « *Ses yeux étaient immenses de tristesse. On aurait dit que ses yeux étaient devenus si grands, mais si grands(...), il y avait une douleur si terrible dans ses yeux que s'il avait voulu pleurer il n'aurait pas pu. Et ses yeux, je les voyais, je fermais mes yeux et je les voyais toujours, grands, si grands...* »

Bientôt, l'amitié avec un vieillard lui apprend la tendresse et nous voyons, avant la fin du récit, la douleur de la perte que signifie pour le petit garçon la mort de cet ami, et comment la sortie de cet effondrement inaugure un autre stade de sa relation avec sa famille, avec la vie. C'est un grand exemple de la façon dont la réalité psychique se construit chez un enfant. Le récit se termine par un deuil achevé et un apaisement de ses rapports avec son père.

Françoise Dolto, dans son ouvrage *La Cause des Enfants* parle beaucoup de ce livre, et elle y voit un des rares récits d'enfance sans idéalisation de l'enfance, sans projection de l'adulte narrateur.

J'ai voulu vous en parler parce qu'il me semble que s'il n'y avait pas eu suffisamment de père, le petit José ne serait pas devenu le célèbre écrivain qu'il est dans son pays. Sa famille est, disons, emblématique d'une société injuste et elle en a tous les symptômes. Mais si la faiblesse et la violence de son père ne l'ont pas empêché de faire lien social, d'assumer sa place de sujet tout à fait impliqué dans la dimension de l'autre, c'est parce que sans doute le don du signifiant n'a pas fait défaut chez sa mère, celle-ci n'a pas hésité, disons, à le lui transmettre. Cela veut dire que, quoiqu'il en soit, ce père était pris en compte comme représentant de la loi. (De plus, nous pouvons dire que la scène de ce matin de Noël nous donne un bon repérage des trois registres dans lesquels s'inscrit la dimension du père dans la subjectivité d'un enfant, à savoir, le Père Réel, le Père Imaginaire et le Père Symbolique).

Mais on peut se demander tout de même comment notre narrateur se débrouillerait aujourd'hui. Non seulement parce que, malheureusement, l'injustice sociale et la violence domestique ne sont pas moins grandes au Brésil mais aussi parce que notre société, comme toutes les autres, subit les effets d'une post-modernité dans laquelle il est de plus en plus difficile de sublimer notre douleur, on est

plutôt poussé à la supprimer par des illusions de gains de plaisir immédiat, ce qui ne facilite pas du tout la mise en place du processus de maturation psychique qui constitue l'éducation des enfants.

Autrement dit, nous rencontrons très souvent, en clinique, des sujets, enfants ou adultes, qui n'arrivent pas à reconnaître, dans leur douleur, la douleur du père. De ma part, j'appellerais cela le symptôme du « père en souffrance », à cause d'une hésitation, réelle ou supposée, maternelle, puisqu'il n'y a pas de père sans mère pour en tenir compte.

On parle beaucoup du déclin de ce que Lacan a appelé « le Nom-du-Père », cette notion qu'il a tirée de celle de castration, mise à jour par Freud. C'est du Nom-du-Père que dérive la fonction paternelle, fonction que certains qualifient, à juste titre, de pacificatrice et civilisatrice puisqu'elle règle, par les effets de la castration, la transmission symbolique, le rapport à la loi.

C'est parce qu'il s'agit fondamentalement d'une opération du langage que nous pouvons dire que le Nom-du-Père est le produit d'une métaphore, et il s'agit d'une opération qui se passe en plusieurs temps..

Le père, ou plutôt la métaphore paternelle, est censée être là dès le tout début pour faire fonction d'altérité, fonction de tiers pour une mère et son nourrisson. C'est dans ce sens que nous pouvons dire que la mère fonde le père.

Disons comme ça : pour qu'un sujet se constitue, il faut qu'il y ait du père dans la mère, autrement dit, que cette mère soit elle-même marquée des contraintes du langage, du symbolique et donc de la métaphore paternelle. C'est ce qui permettra que son enfant soit autre pour elle. C'est grâce à la loi que le Nom-du-Père met en place que les liens de dépendance entre un nouveau-né et sa mère vont se dénouer progressivement. Pour reprendre les termes de Lacan dans son séminaire sur *Les formations de l'Inconscient*<sup>2</sup>, c'est cela qui va permettre les va-et-vient de la mère, l'alternance entre présence et absence qui signifie en fait qu'elle court après Autre Chose et que donc son bambin n'est pas tout pour elle, ne la comble pas.

Plus tard, en tant que signifiant, le Nom-du-Père va promouvoir la dramatisation du rapport du sujet au signifiant phallique, signifiant qui nous oriente

<sup>2</sup> Lacan, Séminaire V – *Les Formations de l'Inconscient*, Ed. Du Seuil, Paris, 1998, Leçons 9-12 sur *La Logique de la Castration*.

tous, dans notre culture, et qui est originellement refoulé, et instituer la parole sous les effets de la castration symbolique, condition pour que le sujet puisse assumer son sexe et plus tard sa place dans le social. En d'autres termes, c'est ce qui décide si nous courrons, et de quelle manière nous courrons, dans notre vie, toujours après Autre Chose, et encore Autre Chose, comment nous articulons notre désir qui est toujours dramatisé par l'existence de l'autre.

Mais cette opération du Nom-du-Père n'est pas sans conséquence, elle présente plusieurs avatars. De sorte que si nous pouvons dire que le passage par la castration est le prix à payer pour notre condition de sujet, nous pouvons dire aussi que le Nom-du-Père apparaît quand même comme symptôme et que la névrose est une défense contre la castration, contre ce « non », cette limite qui fait de nous un sujet et dont le père est le représentant. En fait, tout cela nous paraît aujourd'hui une espèce d'idéalisation de notre clinique puisque le symptôme de la névrose est quand même une manière de faire appel au père, et que nous avons aujourd'hui une tendance à constater, dans « les nouvelles maladies de l'âme » plutôt un manque d'adresse des symptômes, une immense difficulté de représentation, ce qui pourtant ne veut pas dire que la névrose n'existe plus. Il se trouve que l'idée d'un « bonheur à tout prix » se met à l'œuvre dans les défenses de chacun, et de même que nous avons de pilules pour tout régler, nous avons tendance à nous servir des savoirs qui seraient au service de la vie et du bien être comme s'ils étaient à notre portée plutôt pour rendre compte de n'importe quelle butée humaine.

Ainsi, les défenses contre la castration se sont tellement renforcées que le sujet se défend même de ses symptômes, c'est-à-dire, de sa névrose, ce qui indique que l'accès au désir est de plus en plus difficile.

Jean Pierre Lebrun, l'auteur de *Un monde sans limite*<sup>3</sup>, a écrit récemment un article sous le titre *Entre Famille et Société : Un Louche Refus ?*<sup>4</sup> qui m'a fait beaucoup réfléchir à ce sujet. Il s'agit pour Lebrun, tout en suivant Lacan, de mettre en relief que, essentiellement, ce que nous appelons « l'humain », est un être de langage, c'est cela qui le spécifie, et de ce fait, il a affaire à une perte de la jouissance absolue, immédiate, totale. L'inscription

dans le langage marque à jamais le sujet de la limite. Le simple fait de parler distribue des places et fait que nous ne nous trompions pas dans la chaîne des générations. Nous pouvons considérer que le complexe d'Édipe n'est pas universel, mais l'interdit de l'inceste, oui, et chaque culture, selon sa spécificité, organise ses interdits d'après cette interdiction première.

Ainsi, ce « non » est présentifié par l'interdit de l'inceste et pas nécessairement par la présence d'un tiers en chair et en os. Et si nous admettons notre condition d'être parlants, nous admettons aussi que l'impossibilité d'appliquer ce « non » dans notre expérience avec les enfants n'est qu'apparente.

Lebrun nous propose aussi de penser que derrière cette illusion de vivre dans une culture sans contrainte qui nous ferait croire que nous pouvons faire reculer les limites que notre humanité elle-même nous impose, se trouve peut-être une angoisse et une précarité de nos possibilités d'assumer notre sexualité aujourd'hui. Et si nous nous défendons ainsi de cette angoisse et de cette précarité, ce n'est pas étonnant que nous ayons tant de difficulté à légitimer notre tâche de présentifier l'altérité pour un enfant. Par conséquent, ce dernier risque de ne pas vouloir grandir psychiquement puisque les adultes ne se trouvent pas en mesure de le pousser à cela.

Ceux qui connaissent un peu la psychanalyse freudienne savent que nous sommes là devant le déni de la réalité. Il s'agit d'un mécanisme de défense pervers, mais pas de structures perverses proprement dites, même si nous savons qu'il s'agit d'un mécanisme qui est en jeu dans les fonctionnements pervers et qui est étroitement lié à un refus de reconnaissance de la castration maternelle. Un tel mécanisme de défense est à prendre, selon Lebrun, *comme un mécanisme psychique qui dans le même mouvement consent et rejette, accepte et refuse, permet de dire simultanément oui et non*<sup>5</sup> C'est la coexistence de deux positions inconciliables et qui constitue un clivage, que nous connaissons par la formule d'Octave Manoni *Je sais bien, mais quand même...*<sup>6</sup> cité également par Lebrun.

Et bien, je ne vais pas m'étendre sur le sujet de la *Verleugnung* Freudienne que Lacan a eu le génie

<sup>3</sup> Lebrun, Jean-Pierre – *Un Monde Sans Limite, essai pour une clinique psychanalytique du Social*, Erès, Toulouse, 1997

<sup>4</sup> Lebrun, Jean-Pierre, *Entre Famille et Société, un Louche Refus ?* texte inédit, 2001

<sup>5</sup> *Op. Cit.* p.4

<sup>6</sup> Manoni, Octave, *Les Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre Scène*. Editions du Seuil, Paris, 1969.

de traduire par *Louche Refus*<sup>7</sup>, ce refus de reconnaître le « Non ! »

Rentrons un petit peu dans le trio père-mère enfant, origine de toute société. Voyons en quelques incidences cliniques.

Le petit José (croyez-moi, c'est son vrai prénom) a 10 ans quand sa mère, sous pression de l'école, vient me voir avec lui. Il présente une immaturité affective, une sociabilité difficile, un refus de se soumettre à toute règle, des troubles de l'attention, une forte agressivité verbale et semble perdre de plus en plus l'intérêt pour l'apprentissage. Il redouble son année scolaire et il risque de la redoubler encore. Il est suivi par une psychopédagogue, un pédiatre, un neurologue et un physiothérapeute mais son agressivité rend maintenant le travail impossible.

Il fait chaud, il porte juste un bermudas et un débardeur qui permet de voir des nombreuses cicatrices et plaies éparpillés sur ses jambes, poitrine, bras, cou, visage et tête. Je suis impressionné par tant de « blessures de guerre » dans le corps de ce garçon qui a la taille d'un garçon de six ans et je lui demande que lui est-il arrivé. Ce sont des accidents qui se répètent sans cesse dans les derniers mois et dont la gravité est très variable. Des petites blessures qu'il se fait même avec le taille-crayon, des chutes d'escalier plus ou moins dangereuses, deux fois en trois semaines il s'est fait écraser par une voiture et, finalement, il n'y avait même pas un mois, il avait traversé une vitre (Curieusement, ce dernier accident a lieu parce qu'il y a un objet qui tombe au fond de la salle où le petit José se trouve, à l'école. Il se précipite pour essayer d'éviter la chute et ne remarque pas la grande porte vitrée d'une armoire qui se trouvait ouverte, il la « traverse » pour essayer de sauver cet objet qui tombe. C'est d'ailleurs le seul accident dont il se souvient de ce qui en serait une motivation). Sa mère se plaint qu'il mange très peu, qu'il est trop exigeant et m'explique que ces accidents sont la conséquence des absences dues à son épilepsie. Enfin, il n'y avait pas de lésion neurologique confirmée, mais le neurologue suivait cette piste depuis que l'enfant avait six ans, vu qu'à l'époque il présentait de très sérieux troubles du sommeil, il se réveillait la nuit avec des tremblements, sueurs et crampes à l'estomac. Depuis qu'il prenait des neuroleptiques, me dit-elle « *on dort tranquille, il va mieux ; mais*

*il a ces absences et il ne mange presque pas, c'est pour ça qu'il ne va pas bien à l'école* ».

Je lui demande ce qu'en pense le père et elle m'explique que José est une « production indépendante, il n'a pas de père » C'était, à l'époque, une expression à la mode au Brésil chez les mères célibataires pour se référer à leurs enfants. Je réplique que tout de même elle ne l'avait pas fait toute seule, qu'une rencontre avait eu lieu pour que son enfant soit là, et puisqu'il parlait, il avait, oui, un père. Elle me répond : « oui, je suis d'accord avec vous, mais je n'en suis pas très sûre... ». Et en fait, je l'ai appris plus tard, il y avait chez cette mère une incertitude réelle quant à l'attribution de la paternité de ce garçon, puisqu'à l'époque de la conception de l'enfant elle avait deux amants, mais l'incertitude en jeu était d'un autre registre.

Le petit, de son côté, m'explique que ces « absences », ça voulait dire pour lui que de temps en temps il sortait de son corps et que, ainsi déshabité, celui-ci faisait n'importe quoi, il n'arrivait pas à lui poser des limites, son corps agissait comme s'il n'était pas là, il ne lui obéissait pas, et que quand il rentrait dans son corps, et qu'il arrivait à le « contrôler », il n'arrivait pas à penser et donc à faire attention ni à ce qu'il disait, ni à ce qu'on lui disait. « *Soit je sors de mon corps et il fait comme ça, soit je reprends le contrôle sur lui mais je perds de vue tout le reste, on dit que je n'ai pas de limite mais c'est pas moi, c'est mon corps qui me prend la tête et me coince dans une sorte d'indécision, je dis toujours oui et non en même temps et je finis par engueuler tout le monde. Je sais que je peux faire autrement, mais quand même je n'y arrive pas* ».

Enfin, pour raccourcir ce récit, je vous dis que j'ai pris mère et enfant en charge, tout en disant à l'enfant que quand même ce n'était pas ma spécialité de m'occuper de jeunes cadavres, qu'il fallait donc qu'il se débrouille pour sortir de cette impasse si risquée et survivre à elle, sinon, pas d'analyse possible, puisqu'un mort ne pourrait pas venir me voir pour parler.

Cette analyse a duré à peu près trois ans et je peux vous dire que ce garçon n'a pas du tout tourné mal, il s'en est assez bien sorti. Il me semble, quand même, que la possibilité qu'il a eu de faire l'analyse, de rattraper son enfance en cours et ensuite traverser son adolescence relevait sans doute du fait que notre rencontre lui avait signifié pour la première fois le risque qu'impliquait pour

<sup>7</sup>Cf. Citation Op. Cit. p. 4. J. Lacan, *Propositions sur le Psychanalyste de l'École*, in *Autres Ecrits*, Paris, Ed. Du Seuil, 2001, p. 253-254

lui le fait de ne pas pouvoir assumer son corps et sa parole à la fois. Mais surtout, cette possibilité n'aurait pas été pensable sans l'élaboration que sa mère a eu l'occasion de faire de son incertitude à elle. C'est-à-dire que le fait de la mettre en paroles était déjà une façon de sortir d'une position de déni des effets de la métaphore paternelle et donc une façon de la re-signifier pour son enfant. En fait, cette inclination du petit José à devenir un espèce de 'fantôme' n'était pas sans lien avec le roman familial de sa mère dont le père avait disparu lorsqu'elle avait onze ans et dont personne ne savait dire s'il était mort ou vivant. Mais il ne s'agit pas, bien sûr, de penser ici à un simple rapport cause/effet. L'important était la façon dont cette mère avait eu affaire à la fonction paternelle dans son rapport à son enfant à elle, c'est-à-dire, comment dans son discours se présentaient les limites, le « non » dont il avait besoin pour subjectiver son corps et donc sa parole à lui. Il me semble que ce petit était dans une problématique d'identification dans laquelle il « incarnait », si j'ose dire, un père qui était pour sa mère à lui un « fant-homme », donc d'existence précaire dont le « doute » en question rendait compte. Outre cela, ce grand-père maternel dont il portait d'ailleurs un des prénoms ( puisqu'il en avait deux ) avait l'air de se présentifier dans les absences dont souffrait ce petit garçon auquel personne n'arrivait à faire valoir un « non ». Il lui a été nécessaire tout un parcours d'analyse pour qu'il renonce à sauver « cet objet qui tombe » dans le désir maternel et qu'ainsi la dimension de la castration le sorte du « brouillard » dont il se plaignait être parfois dans ces absences-là.

Depuis ce premier rendez-vous, les accidents ont été non seulement moins fréquents mais aussi de la plus grande banalité et l'enfant y était absolument présent, capable de s'interroger aussi bien que lorsque nous, adultes, nous faisons des actes manqués. Par contre, dès que les accidents ont cessé, une dépression de longue durée s'est manifestée.

Je pourrais vous parler ici de toute l'économie du masochisme qui était en jeu dans ce cas, des pulsions, des fantasmes maternels, du déroulement de la cure, etc. Mais je vous raconte cette vignette clinique simplement pour vous dire qu'on n'a pas eu à inventer un père pour ce garçon puisqu'effectivement il en avait un. Il s'agissait, dans le dispositif du transfert dont toute analyse

dépend, de le tirer de la fascination du déni maternel dont il risquait de ne pas sortir tout seul.

Le refus de reconnaissance de la réalité est assez courant dans la vie mentale des enfants et n'aboutit pas forcément à un fonctionnement pathologique. Le risque ne se présente que lorsque l'adulte, censé avoir les repères de la réalité pour les transmettre à l'enfant, est lui-même submergé dans une « enfance sans limite »<sup>8</sup> et se voit donc dans l'impossibilité d'énoncer le « Non ». Une telle difficulté témoigne de son propre refus de reconnaissance de la réalité, et, dans ce sens, Freud avait bien raison de dire que *la réalité, c'est le père*<sup>9</sup>. Et si le processus de subjectivation qui permet aux enfants de grandir est étroitement lié à la façon dont ils s'identifient au discours maternel, accepter cette hésitation entre un oui et un non met en risque toute transmission, nous coince dans un état d'incertitude maternelle. Autrement dit, nous savons que du père, il y en a toujours, mais quand même... nous ne sommes pas très sûrs de pouvoir le reconnaître.. Ce faisant, nous nous épargnons d'emmener les enfants à la reconnaissance de la castration, la perte inaugurale pour l'être humain. Et comme nous fait remarquer Jean Pierre Lebrun, *aussi redoutable que l'injustice sociale que l'argent met à l'œuvre, est celle d'empêcher un enfant de grandir psychologiquement, de développer ses potentialités de sujet*.<sup>10</sup> Ainsi, puisqu'il n'y a pas de formules pour prévenir ce genre de risque, notre tâche d'analyste n'est autre que celle d'essayer d'emmener les sujets qui se présentent à nous à la reconnaissance de leur humanité. Autrement dit, à faire que la rencontre avec l'analyste puisse être en quelque sorte la rencontre des sandales vides d'un matin de Noël, c'est-à-dire de la dimension de leur désir.

<sup>8</sup> Ces notions se trouvent développées de façon remarquable par Jen-Pierre Lebrun dans l'article ci-dessus cité, notamment dans les pages 7-8.

<sup>9</sup> S. Freud-Karl Abraham, *Correspondance* (1907-1926), in Sandor Ferenczi, *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, PUF, Paris, 1995, p. 51

<sup>10</sup> Lebrun, Jean-Pierre, *Entre Famille et Société, un Louche Refus ?* texte inédit, 2001, p. 7